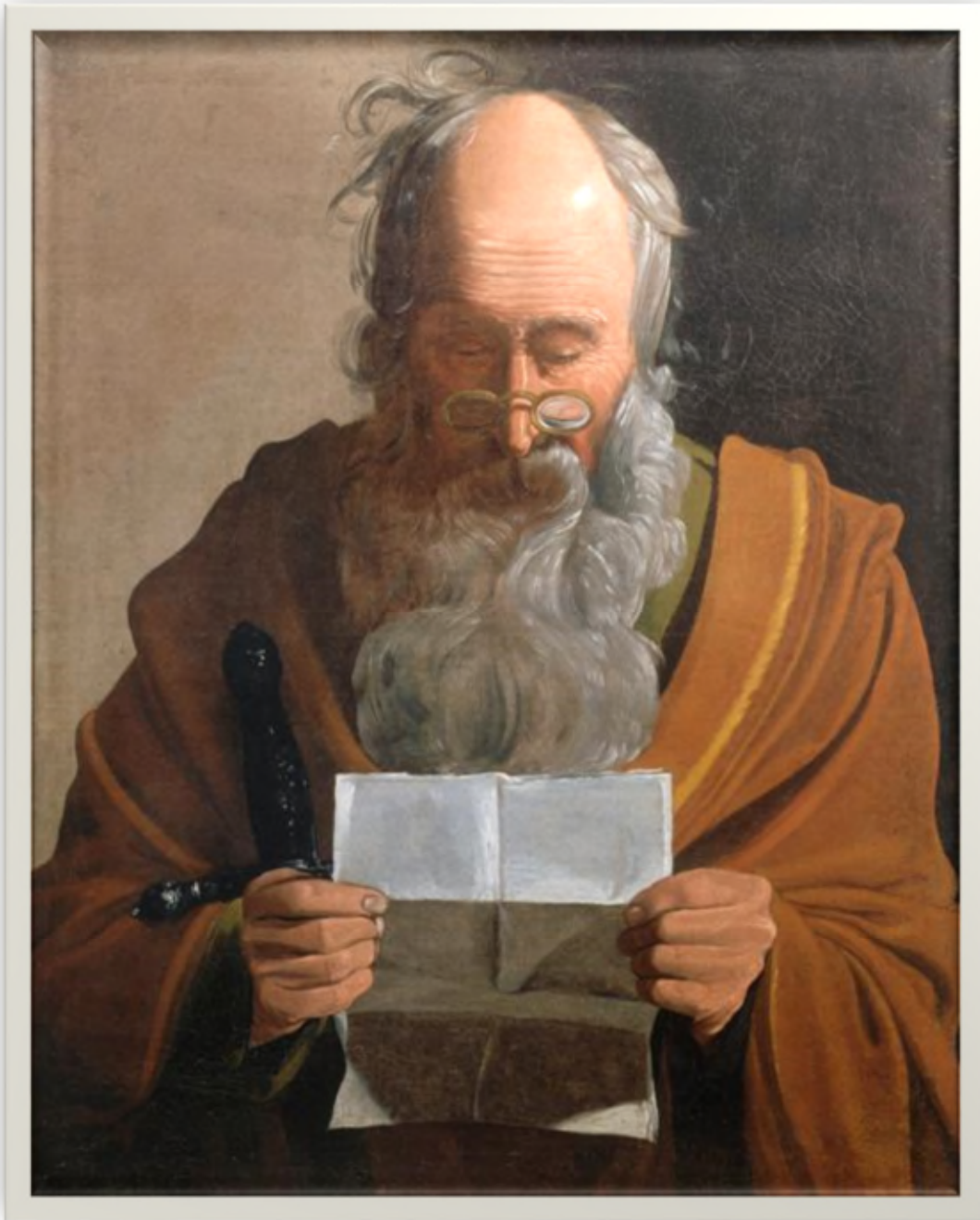


L'APÔTRE DES GENTILS

III. MISSIONNAIRE ET PRÉDICATEUR



Sermons aux païens — Les premiers sermons des apôtres durent être coulés dans un moule uniforme. Le canevas, tracé d'avance par les nécessités du moment, comprenait deux points: conversion sincère et foi en Jésus-Christ Sauveur. A son tour, la conversion supposait un acte de l'esprit et un mouvement du coeur: l'adoration exclusive du vrai Dieu et le repentir du passé inspiré par la perspective des jugements divins. Devant un auditoire juif, déjà imbu de monothéisme, la prédication se résumait donc en ces deux mots: pénitence et foi. Mais la foi au Christ prenait alors un caractère spécial; ce n'était plus seulement la foi en Jésus mort pour nos péchés, dont Dieu avait autorisé par le miracle de la résurrection la mission rédemptrice, c'était la foi au Messie prédit par les prophètes, espérance d'Israël et couronnement des promesses.

Les Épîtres nous ont conservé quelques rares échos de la prédication de saint Paul. Rappelant aux Thessaloniciens l'heure toute récente de leur conversion, l'Apôtre leur dit: « Vous vous êtes convertis des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et véritable et attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité des morts, Jésus qui nous sauve de la colère imminente. » Rupture complète avec le passé, profession du monothéisme, attente du salut par la médiation du Fils: tels étaient les actes de la volonté et de l'intelligence que le héraut de L'Évangile leur avait inculqués et qui les avaient constitués chrétiens. A l'origine, l'article relatif au jugement de Dieu prenait volontiers la forme dramatique de la *parousie*, consolation des croyants, épouvante des infidèles.

Dès qu'un auditeur touché de la grâce avait dit: *je crois*, commençait pour lui la catéchèse proprement dite. Le dogme primordial était celui de la résurrection du Christ qui appartient plutôt aux préliminaires de la foi, parce qu'il renferme la preuve la plus solide, comme la plus accessible, de la divinité du christianisme. Paul y appuyait avec une insistance particulière, car c'était pour lui la clef de la valeur sacramentelle du baptême et l'un des fondements de sa morale: « Je vous ai enseigné avant tout, écrit-il aux Corinthiens, que le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures; qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures; et qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. » Suivait une longue liste de témoins oculaires qui rendaient indubitable, pour tout esprit non prévenu, le fait de la résurrection. Bien que les Corinthiens vissent en majeure partie de la gentilité, la première instruction religieuse leur avait été donnée dans la synagogue d'abord, puis dans une maison attenante. Cela explique pourquoi le dogme chrétien fondamental leur est présenté comme la réalisation des prophéties, le Nouveau Testament faisant suite à l'Ancien, sans solution de continuité. L'auteur de l'Épître aux Hébreux range parmi les vérités élémentaires qu'aucun chrétien n'est censé ignorer, et qui devaient donc constituer le premier objet de la catéchèse, les six articles suivants: pénitence des oeuvres mortes, foi en Dieu, doctrine des baptêmes,

imposition des mains, résurrection des morts et jugement éternel. En réalité, les deux premiers articles et les deux derniers entraient toujours dans les sermons adressés aux infidèles pour les amener à croire; seule, l'explication relative au baptême et à l'imposition des mains pouvait être réservée aux catéchumènes ou aux néophytes.



Discours d'Antioche — Les Actes des apôtres nous donnent un intéressant spécimen de la prédication de saint Paul devant un auditoire où l'élément juif prédominait. Arrivés à Antioche de Pisidie les missionnaires allèrent s'asseoir, dès le premier sabbat, au milieu des Juifs et des prosélytes qui remplissaient la synagogue. Après la lecture de la Loi et des prophètes on les invita à prendre la parole. C'était une politesse qu'on ne manquait pas de faire aux étrangers de distinction. Paul y comptait. Aussi quand le *hazzan*

s'avança vers lui de la part des chefs de la synagogue, il se leva aussitôt et d'un geste réclama l'attention et le silence. Que son exorde lui ait été suggéré ou non par l'*haptara* ou la *parascha* du jour, il se mit à développer une des idées favorites de l'Écriture: la vocation divine d'Israël et la providence spéciale dont il fut l'objet, au temps des patriarches, en Égypte, dans le désert, sous les Juges, lors de l'institution de la royauté. Jusqu'ici rien ne pouvait exciter la défiance des auditeurs et le pharisien le plus orthodoxe n'aurait point parlé autrement. Mais, parvenu à David, l'orateur imprime insensiblement à son discours une autre direction, sans sortir toutefois du terrain prophétique. C'est de la race de David que doit naître, selon la promesse, le Sauveur d'Israël; et ce Sauveur est apparu, il s'appelle Jésus, il a eu pour précurseur et pour garant un homme dont ils ne sauraient récuser le témoignage, puisqu'il leur appartient, puisqu'ils l'ont vénéré comme un thaumaturge et comme un prophète, saint Jean-Baptiste.

Ici commence proprement le corps du sermon dont Luc ne nous donne sans doute qu'un bien court résumé. Paul suit exactement la marche qu'il nous dit avoir adoptée dans l'évangélisation de Corinthe, tactique d'ailleurs si naturelle et si conforme à sa doctrine qu'on pouvait la soupçonner à priori. Il prouve par l'Écriture que la mort, la sépulture et la résurrection du Christ étaient prédites depuis longtemps, que les bourreaux de Jésus ont contribué, sans le savoir et sans le vouloir, à remplir les prophéties, que Dieu y a mis le sceau en ressuscitant son Fils. Le fait même de la résurrection se démontre comme toujours par la déposition de témoins oculaires encore vivants, dont tout le monde peut contrôler l'attestation. Vu le laconisme du texte, la preuve scripturaire est plus difficile à saisir; nous ignorons en particulier le rôle que peut jouer l'argument *ad hominem*; mais il est clair que les paroles: « Vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption », prononcées par David moins comme prière que comme prophétie, n'ont pas eu en lui leur accomplissement. Elles ne peuvent donc se rapporter qu'à celui dont David était la figure, au Saint par excellence, qui a connu la mort mais non la corruption du sépulcre.

La démonstration achevée, l'Apôtre conclut en ces termes: « Sachez donc, frères, que par lui la rémission des péchés vous est annoncée. La justification que vous n'avez pas pu obtenir par la Loi de Moïse, tout croyant la trouve en lui. » Il est impossible de ne pas sentir ici la touche de Paul. Pas une idée, presque pas un mot qui ne soit de son style et de sa langue. Tout y est caractéristique: l'opposition entre la foi et la Loi, l'impuissance de cette dernière, la rémission des péchés par la médiation du Christ, la justification par la foi dans la personne du Sauveur. Mais ce n'est pas seulement la conclusion qui est dans l'esprit et dans la manière de Paul. Une foule de traits et d'expressions nous font souvenir des Épîtres: l'harmonie des deux Testaments dont l'un est la continuation de l'autre, le germe de David qui réalise les promesses, la mort de Jésus qui vérifie les prophéties, la mention spéciale de la sépulture, passée sous silence par les autres

apôtres, mais d'une grande importance doctrinale aux yeux de Paul, à raison de l'ensevelissement mystique et sacramentel du baptême qui la symbolise. En vérité, si saint Luc, comme on le prétend, a composé de son cru les discours des Actes, il faut convenir qu'il a eu la main heureuse.

On a signalé un certain rapport avec la harangue de saint Étienne à ses bourreaux. Mais la ressemblance, limitée d'ailleurs à l'exorde, est superficielle. Elle est tout entière dans le genre *midrasch* adopté par les deux orateurs : Paul pour son entrée en matière, Étienne pour tout son discours qui roule uniquement sur cette vérité dont l'Écriture est la confirmation perpétuelle : « Toujours, vous et vos pères, vous avez résisté à l'Esprit-Saint. » L'Apôtre, au contraire, ne perd jamais de vue cette thèse vers laquelle converge chacune de ses phrases : « Jésus est le Messie promis aux Juifs, le seul qui ait mission de les sauver et qui puisse les justifier. » Son début n'est pas un hors-d'oeuvre. Outre qu'il lui est imposé par les circonstances, il a le mérite de conduire sans secousse les auditeurs de la Synagogue au seuil de l'Église, en leur montrant l'enchaînement des deux alliances, à travers lesquelles l'action providentielle de Dieu sur son peuple se poursuit sans interruption.

L'éloquence et la dialectique de Paul n'eurent point l'effet désiré. Les Juifs d'Antioche, un moment ébranlés, ne tardèrent pas à se ressaisir et, le sabbat suivant, les missionnaires leur jetèrent en partant cette menace qu'ils devaient si souvent réitérer dans la suite : « Puisque vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que nous nous tournons vers les Gentils. » C'est en effet aux Gentils que Paul a reçu mission spéciale de prêcher. Son éducation helléniste et sa vive sympathie pour les Grecs l'y préparaient mieux que les autres. Il savait que la conscience veille toujours au cœur de l'homme et il percevait au fond du sentiment religieux le plus dégradé une sorte de monothéisme latent qu'il s'agissait de dégager. Dieu est le Dieu des Gentils aussi bien que des Juifs et il n'y a qu'à le montrer à la raison bien disposée pour le lui faire reconnaître.

Discours de Lystres — Aux habitants de Lystres, qui leur dressent des autels parce qu'ils les prennent pour des dieux, Paul et Barnabé se contentent de dire : « Frères, que faites-vous là? Nous sommes hommes, nous aussi, passibles comme vous, et nous venons vous intimer de vous éloigner de ces vaines idoles, pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent. Ce Dieu, dans les générations passées, a laissé toutes les nations s'engager dans leurs voies. Cependant il ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage, prodiguant ses bienfaits du haut des cieux, donnant les pluies et les saisons fécondes, remplissant vos cœurs d'abondance et de joie. » Ces phrases, malheureusement trop courtes, renferment une exhortation, une apologie et une théodicée abrégée. L'exhortation est coulée dans les termes mêmes que l'Apôtre rappellera plus tard aux Thessaloniciens : se détourner des idoles et se convertir au Dieu vivant. L'apologie a pour but de prévenir le scandale causé par l'oubli apparent de Dieu, oubli qui semble

contraire à la providence. Dieu a permis à l'homme le mauvais usage de son libre arbitre comme s'il l'abandonnait à ses égarements; mais cet abandon, répond l'Apôtre, n'était que temporaire, il devait prendre fin avec les siècles d'ignorance, quand la plénitude des temps aurait sonné; et il n'était que partiel, puisque Dieu continuait toujours à se rendre témoignage à lui-même. En tout cas, ces temps sont passés et la prédication évangélique inaugure une ère nouvelle. Des deux preuves principales de l'existence de Dieu, l'argument cosmologique n'est qu'esquissé. Au contraire, l'argument physique, plus accessible au vulgaire parce que la notion de causalité y est plus concrète, plus personnelle, est finement exposé. Le bel ordre qui règne dans l'univers parle déjà bien haut à notre esprit; mais les attentions providentielles qui s'y manifestent s'adressent à la fois à l'esprit et au cœur. Du haut du ciel, Dieu répand ses bienfaits sur le monde et chacun de nous y a sa part. De tous ces bienfaits le plus sensible est la fertilité de la terre, fécondée par les pluies périodiques et par le retour régulier des saisons propices à la maturation des fruits. A ce spectacle qui le touche de près, le cœur de l'homme s'ouvre à la joie. C'est encore un bienfait divin qui provoque instinctivement et d'une manière irrésistible le sentiment religieux. Voilà le témoignage que Dieu se rend à lui-même. L'erreur du polythéisme fut de s'arrêter à mi-chemin, de rendre un culte aux forces de la nature au lieu d'en adorer l'auteur. Les trois attributs de Dieu spécialement mis en relief — l'impassibilité, la puissance créatrice, la providence bienfaisante — sont aussi les plus accessibles à la raison humaine.



Harangue d'Athènes — Le discours de Paul à Athènes nous jette en plein milieu païen. L'aspect de cette ville polie et moqueuse, superstitieuse et sceptique, curieuse et frivole, semble l'avoir décontenancé. Il se rongait intérieurement à la vue des innombrables idoles dont fourmillaient les temples, les rues et les carrefours. On voyait partout des ex-voto, des hermès, des autels; il y en avait de dédiés à des divinités anonymes. Paul

aperçut un monument avec cette inscription: Au Dieu inconnu. L'idée ne lui vint point elle ne pouvait pas venir à un Juif — qu'il fût consacré au Dieu véritable; mais sa pitié redoubla pour ces pauvres aveugles qui, ne trouvant pas dans leur panthéon de quoi satisfaire leur soif du divin, s'en allaient invoquer un Dieu sans nom, adorateurs inconscients de la perfection invisible et d'un mystérieux au-delà. Cette circonstance devait bientôt lui fournir un exorde approprié.

Un jour qu'il se promenait dans l'Agora, encombré d'oisifs, de sophistes et de brocanteurs, quelques disciples d'Épicure et de Zénon, désireux de l'entendre, l'entraînèrent vers l'Aréopage, sans doute pour l'écouter plus à

l'aise sans être distraits par les cris des boutiquiers et le tumulte des passants. L'attitude des auditeurs était peu encourageante; la curiosité et l'esprit de critique, si naturels aux Athéniens, dominaient; l'ironie perçait sous l'écorce d'une politesse affectée. Le début de Paul fut remarquable d'à propos, de couleur locale et d'atticisme: « Athéniens, je vous vois en tout les plus religieux des hommes. Comme je considérais en passant vos sanctuaires j'ai trouvé un autel avec cette inscription: *Au Dieu inconnu*. Eh bien! ce que vous vénerez sans le connaître je viens vous l'annoncer. » Pour ne pas froisser leurs susceptibilités jalouses, sans trahir les droits de la vérité, il se sert d'un mot admirablement choisi. Il désigne leur amour du merveilleux et leur passion du divin par un terme qui signifie piété ou superstition, selon qu'il est l'expression du sentiment religieux normal ou dévoyé. Les auditeurs pouvaient y voir un éloge et, dans leur disposition d'esprit, ils devaient s'attacher au sens le plus favorable. En leur promettant de résoudre l'énigme du Dieu inconnu, Paul piquait leur attention. Ce Dieu anonyme auquel ils érigeaient des autels sans le connaître et le Dieu véritable avaient pour caractère commun d'être ignorés et mystérieux. Ignoré, « le Dieu qui a créé le monde et tout ce qu'il renferme, le Seigneur de la terre et du ciel » ne devrait pas l'être, car le témoignage qu'il se rend à lui-même dans ses ouvrages parle clairement à tous les esprits. On remarquera que l'Apôtre n'appuie pas sur la preuve de l'existence de Dieu. Le néo-platonisme exerçait dès lors assez d'influence sur les diverses écoles philosophiques, pour qu'on ne niât point, du moins en théorie, l'existence d'un Dieu suprême, bien supérieur aux pauvres divinités du polythéisme vulgaire. Se souvenant que la plupart de ses auditeurs sont stoïciens et épicuriens, Paul insiste sur le dogme de la providence, défiguré par les uns comme par les autres, et sur la nature de Dieu dont stoïciens et épicuriens se faisaient une si fautive idée. « Dieu a fait habiter toutes les races humaines issues d'un seul homme sur toute la surface de la terre, leur assignant des temps marqués et des habitations fixes, pour y chercher Dieu, si toutefois ils le découvrent et le trouvent, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, comme l'ont dit aussi quelques-uns de vos poètes:

Nous sommes de sa race. »

Les vérités clairement énoncées dans ce passage sont les suivantes: 1. L'unité de l'espèce humaine opposée aux fables des cosmogonies païennes. — 2. La providence divine qui distribue l'humanité sur la surface de la terre, sépare les diverses nations par des bornes naturelles, mers, fleuves ou montagnes, fixe à toutes des temps, soit les siècles comptés où se déroule leur histoire, soit les retours périodiques des saisons, d'où dépendent en grande partie la salubrité des climats et la fécondité du sol. — 3. L'obligation imposée à l'homme de chercher Dieu, obligation fondée sur une volonté positive de Dieu qui en fait un des motifs de sa conduite providentielle. — 4.

La possibilité de le trouver, corrélative au devoir de le chercher. Ce dernier point exige quelque explication.



Saint-Paul devant l'Aéropage

Dieu n'est pas loin de nous; il est en nous et nous sommes en lui: c'est une vérité que les païens eux-mêmes avaient entrevue et que les stoïciens étaient sans doute moins disposés que personne à contester. Et nous ne sommes pas en lui comme dans un élément étranger, tel qu'est l'oiseau dans l'air ou le poisson dans l'eau; nous sommes non seulement perdus dans son immensité mais contenus en lui comme dans notre cause efficiente, qui à tout moment nous redonne la vie, le mouvement et l'être, en nous les conservant. C'est pour cela qu'il est si proche de nous, de notre intelligence; et c'est pour cela qu'il est si facile de le sentir et de le trouver. Que ce soit bien là l'idée de Paul, la raison qu'il donne de ce voisinage le prouve: « Car nous sommes de sa race. » Dieu est plus que notre cause efficiente, il est notre cause exemplaire. Nous sommes faits à son image: et, bien que les poètes cités par

l'Apôtre ne l'entendissent pas au sens biblique, leur formule, prise en elle-même, était l'expression d'une vérité profonde.

Saint Paul tire en passant quelques conséquences de ses principes et les enlace avec beaucoup d'art dans la trame de son enseignement. Il a déduit l'immensité de Dieu de son souverain domaine sur la terre et le ciel; son indépendance, de sa toute-puissance créatrice; il déduit maintenant sa spiritualité du fait que l'homme est à son image. Certes, l'intelligence suprême, dont nous sommes une étincelle, ne saurait ressembler aux oeuvres de l'artisan ni aux produits de son imagination. Fort habilement, l'Apôtre se sert du mot dont les philosophes et les poètes avaient coutume de faire usage pour désigner la nature supérieure et transcendante, qui résumait à leurs yeux tout le divin et qui n'avait rien de commun avec les déités du panthéon populaire.

Tant que le missionnaire resta sur le terrain philosophique, tous l'écoutèrent en silence et avec attention. Ils se souvenaient d'avoir lu quelque chose de semblable dans les auteurs classiques. Ces hautes idées sur la nature de Dieu n'étaient pas pour déplaire aux stoïciens; malgré leur tendance à verser dans le panthéisme, ils tenaient eux-mêmes un langage peu différent. De leur côté, beaucoup d'épicuriens, honteux de ce que leur système avait de grossier et d'abject, s'étaient à la longue teintés de platonisme. Mais tout cela n'était qu'un exorde et le passage au vrai sujet du discours rompit le charme. Paul n'en put prononcer qu'une seule phrase encore inachevée. Il eut soin d'ailleurs d'y mettre la quintessence de sa prédication aux Gentils: « Dieu, sans tenir compte des temps d'ignorance, intime maintenant partout aux hommes d'avoir tous à se repentir, vu qu'il a fixé un jour où il jugera le monde dans la justice, par l'homme qu'il a désigné, l'accréditant auprès de tous en le ressuscitant des morts. » A ce mot de résurrection les uns se mirent à ricaner; les autres, cachant leur déception sous une vague formule de politesse, lui dirent non sans quelque ironie: « Là-dessus nous t'écouterons une autre fois. » Paul dut s'arrêter sans même avoir pu prononcer le nom de Jésus. S'il se consola de son demi-succès par un petit nombre de conversions, il jugea néanmoins qu'Athènes n'était pas encore mûre pour l'Évangile et il partit pour Corinthe.



2015